LE PAPIER, LE LIVRE

DOC-le-papier-le-livre.indd 1 21/07/2014 20:47:02

DOC-le-papier-le-livre.indd 2 21/07/2014 20:47:02

LE PAPIER, LE LIVRE

DOC-le-papier-le-livre.indd 5 21/07/2014 20:47:03

Le papier, le livre

DOC-le-papier-le-livre.indd 7 21/07/2014 20:47:03

MAURICE CHAPPAZ
GÉRARD DE PALÉZIEUX

LE PAPIER, LE LIVRE

CHRISTOPHE CARRAUD
PIERRE-YVES GABIOUD
PASCALE HÉMERY

ÉDITIONS DE LA REVUE
CONFÉRENCE

2014

DOC-le-papier-le-livre.indd 9 21/07/2014 20:47:04

LE PAPIER

Notre vie est perdue ; écrite sur le sable, elle dure moins que ces algues ou ces roses que recréent soudain les éléments. Des signes fragiles la sauvent parfois du néant : un beau vers ou n'importe quelle humaine confidence reproduite, à l'usage d'inconnus, sur une feuille de papier, tel un magique mot de passe. – Nous avons besoin de témoignage. Il y a d'ailleurs je ne sais quoi de voluptueux, de sensé et d'inaltérable dans ces pâtes de chiffon ou d'alfa, ces natures de l'Auvergne s'adaptant avec la diversité de tempéraments différents et subtils à toute la gamme des écritures.

DOC-le-papier-le-livre.indd 11 21/07/2014 20:47:04

◎

Il en est d'ordinaires et de nobles, de secs et froids et d'autres qui ont un grain de terre labourée, les uns ont la blancheur du givre tandis que d'autres encore sont isabelles et pèsent comme la chair de certains cèpes. – Toute action, aujourd'hui, aboutit au livre. Les hameaux les plus reculés dévorent le monde à l'exemple de Jean à Patmos.

Nous sommes au terme d'une longue transformation citadine amorcée par la découverte de l'imprimerie. Une civilisation succède à l'autre, la parole disparaît devant l'écrit. La poésie, le droit, l'histoire, les sciences, la religion même en nombre de ses parties, sont de plus en plus et uniquement choses écrites. Cependant nos propres questions émergent du drame collectif ; un papier modeste leur donne du champ et les répand partout à la manière des graines.

◎

Songeant à mon secret, aux figures troublées et aux énigmes de notre époque, je retrace ici les mots que l'on dit jaillis les premiers de la presse inventée par Gutenberg, présage volontairement formé : « Et la lumière fut ».

Maurice Chappaz.

LE LIVRE

Pour Monique et Othmar D'Andrès.

L'éloge magnifique qui vient sous la plume de Chappaz nous paraît aujourd'hui d'un tout autre temps. Ses mots que traversent ceux d'Augustin, de Pétrarque ou de l'Apocalypse appartiennent à un monde dont nous gardons le souvenir, mais c'est un souvenir sans ferveur. Nous aimerions bien qu'il en fût comme il le dit ; mais pour cela, il faudrait une main, et la pensée, la foi qui l'accompagnent : une expérience sans délégation – et puis considérer ce qui nous est proche comme la matière de l'espérance. Oui, « nous avons besoin de témoignage ».

Soixante-cinq ans nous séparent de ces mots touchant à des objets dont la plupart ont disparu. Pas seulement les papiers : les presses, les formes, les instruments du papetier, tels que Palézieux les représentait dans son bois gravé pour la Maison Blum & Rochat, à Genève, au-dessus des lignes de Chappaz. Ce n'était rien qu'une feuille marquée d'une estampe et d'un texte, un cadeau de la Maison pour les bons clients. La trace s'en était perdue : Pierre-François Mettan a tout récemment remonté au jour ce petit chef-d'œuvre qui ne pèse presque rien.

Le bois de Palézieux est travaillé de nostalgie, si exact parût-il encore dans son image du métier. Il l'est lui-même comme technique,

DOC-le-papier-le-livre.indd 15 21/07/2014 20:47:04

comme contour, l'un et l'autre venus de temps très anciens : voilà tout ensemble la clarté de la matière et la simplicité de l'œil. Papier, outils et ouvriers, tout a le même corps, traversé d'espace et baigné d'assurance. Aucune disjonction, nulle part ; il y va d'un consentement donnant à chacun sa main. Mais pour nous qui regardons la scène, les choses basculent ; et tout ce petit monde, image d'un bien plus grand, verse dans l'ombre.

Croire que Chappaz et Palézieux, en 1949, n'en avaient pas conscience, serait pourtant se tromper. « Tout un pays qui disparaît a été remplacé par une œuvre », écrivait Chappaz de son ami peintre ; voilà qui suffit à nous faire mesurer leur degré d'inquiétude. La crainte, en somme, que la réalité ne se transforme en souvenir, serait-ce par l'admirable enregistrement d'une œuvre – avant liquidation du monde dont on avait vécu jusque-là.

*

Chappaz n'a cessé de décrire ce basculement d'un monde à l'autre ; l'œuvre rémunère une disparition. Quelqu'un entreprend de coucher sur le papier le chant qui s'efface : celui des choses progressivement réduites à ces « ruines pendantes » dont Baudelaire assignait à la photographie, cette grande pensive, de garder le souvenir. Il y a des époques où le passé est le peu de présent que nous ayons. En vérité, peut-être faudrait-il parler plutôt d'une époque en particulier, d'une époque singulière ; et donc remonter aux origines du *spiritus destructionis* que la modernité a exercé comme étrange moteur de son progrès. Mais les origines se perdent, se disséminent, c'est bien le moins qu'elles puissent faire pour rester des origines. Ou plutôt chaque disparition les retrouve,

obstinément, logiquement, en leur puissance d'effacement. Qu'est-ce qui naît, dans la « civilisation » tout autre où nous sommes encore ? Quand Baudelaire notait l'effacement des visages dans le triomphe des apparences, quand Chappaz réinventait « avant la catastrophe », disait-il, l'alphabet des terres, des montagnes, des offrandes revigorantes de l'expérience, quand Proudhon constatait que l'« époque où nous sommes n'aime guère les vertus qui consomment de la durée », chacun d'eux visait sous les naissances techniques le même signe néfaste, si puissant et manifeste qu'il n'est pas sûr que nous le percevions encore. Et c'est là sa victoire. Parlons, plus que de technique – car c'est un mot heureux, tout l'art s'y joue, toute l'activité simplement humaine –, de mécanisation, d'industrie, de quantités et de profit : l'exploitation systématique de l'ensemble du réel, par des moyens devenus leur propre fin. Voilà qui unit ces époques en une seule. De graves circonstances, parfois, en ont fait mesurer la pesanteur. Au sortir de la guerre, au sortir de chacune des guerres du siècle qui, dans l'ordre des faits les plus durables, ont essentiellement servi à essayer les instruments de la démesure baptisée recherche ou industrie, la paix gangrenée par leur déchaînement s'est nourrie de ces inventions tentaculaires dont on redoutait qu'elles ne fussent désormais sans emploi. Mais cet emploi, elles l'ont trouvé. Il lui fut donné un nom martial, dans le souvenir d'une révolution décisive et ridicule : les Trente Glorieuses. (Oui, il y eut de bons côtés dans cette période discutable, suivie par d'autres plus discutables encore ; mais ces bons côtés, comment n'y pas voir la remédiation aux maux que cette période même engendrait en les cajolant comme la preuve du progrès ? Une remédiation s'essoufflant, s'épuisant à courir derrière le monstre qu'elle continue d'aimer, au fond, et ne peut arrêter.)

DOC-le-papier-le-livre.indd 17 21/07/2014 20:47:04

◎

En sorte qu'il n'est pas sûr que Chappaz ait raison lorsqu'il parle d'une civilisation succédant à l'autre, à propos de « la découverte de l'imprimerie » ; car ce n'est pas là que l'une succède à l'autre.

Voilà ce qu'il ne pouvait dire, parlant sur commande, et flattant par conséquent, de façon symptomatique, une nostalgie matiériste transfigurée en espérance, en images lumineuses et séminales. Mais le symptôme suffit : 1949 dissimule sous l'éloge la fin qui couve depuis plus d'un siècle, et la séparation *voulue* avec la mesure humaine, patiente et durable, comme disait Proudhon, de l'expérience et de la vie communes.

Le « monde » de Gutenberg disparaît tout autant que le monde décrit par Chappaz dans ses livres. Les choses avaient basculé depuis longtemps, l'après-guerre ne fait que sceller l'irrémédiable ; car enfin, il n'y a pas, s'agissant de livres (mais de tant d'autres choses), la moindre solution de continuité entre ce qui existait avant Gutenberg et ce qui exista après lui : des livres, toujours, des objets qu'on décrit par ce mot, qu'ils soient des manuscrits ou des imprimés, donc le pari d'un sens du monde, sous l'égide ou l'antonomase biblique, où le livre par excellence coïncide, en effet, avec la parole, c'est-à-dire avec l'hypothèse de toute chose.

La charnière n'est donc pas situable en cette invention de l'imprimerie. Pétrarque, qui ne peut la connaître, parle des livres comme Érasme, qui la connaît. Ou alors c'est l'histoire des livres qui est en cause, par quoi l'on peut entendre, non le livre en sa généralité abstraite ou sa matière symbolique, mais le processus de son industrialisation parfaitement semblable à celle de tout autre objet ; un processus bien plus tardif que « l'invention » elle-même.

◎

◎

En ce sens, s'il y a bien continuité entre le livre avant l'imprimerie et le livre après elle, et non discontinuité ou « événement » marquant le passage d'un temps à un autre, il y a continuité aussi entre l'époque dénoncée par Proudhon et la nôtre ; loin qu'une « révolution » réponde à celle prétendument inaugurée par Gutenberg – la « révolution numérique » après celle de l'imprimé – il y a le heurt de deux rapports au monde, l'un et l'autre plus anciens qu'il ne semble : d'un côté la mécanisation et l'exploitation généralisées, sous la lumière hallucinée des sciences industrielles et de l'information, quelque sens qu'on donne à ce terme, et de l'autre ce qui entend continuer à vivre dans l'ordre humain par quoi le monde se fait substance et non désincarnation.

*

Mais cette distinction n'aurait guère de sens si elle ne traversait les livres eux-mêmes, et tous les objets, sans doute, avec eux. Il est inutile, il est erroné aussi, d'opposer aux livres ce qui procèderait des « révolutions technologiques » de ces dernières années. Le choix était déjà au cœur des livres, et cristallisait leurs différences ; ce n'est qu'à cet égard que l'imprimerie ouvrait techniquement des possibilités ou des tentations analogues à celles des moyens massifs des sciences contemporaines. Avant même que parût l'imprimerie, on voyait déjà naître chez les premiers humanistes – le nom de Pétrarque servira de repère commode, entre deux mondes – ce qu'on pourrait appeler la déformation professionnelle, c'est-à-dire la tentation du livre comme profession : elle consiste à le considérer comme une fin propre, c'est-à-dire, en réalité, comme un moyen de pouvoir et d'assurance de son nom, entre techniciens de l'esprit.

◎

Quelque chose d'aberrant se met à naître, jusqu'à la folie de vouloir changer la vie en livre, qui sera promise à un triste avenir : non parce que toute la vie vécue se traduirait en un chant, par exemple, d'où suit qu'elle se répandrait dans l'expérience de la poésie – ainsi d'Horace, de Virgile, de Dante encore –, non parce qu'elle se serait infusée dans l'expression d'une éthique invitant le lecteur à revenir à la réalité concrète – ainsi de l'œuvre latine, morale de Pétrarque – mais parce qu'elle prétend trouver ses espèces véritables dans l'ordre livresque qui la représente et la quantifie. Elle appelait, en un sens, la technique de sa dissémination et de son évaluation : elle se faisait commerce et rêvait d'expansion sous la guise démultipliée d'une autre sorte de monnaie. Cette manie trouvera bientôt dans l'industrie sa juste compagne. Avec une effrayante logique, celle de l'invasion propre à tout moyen dominant, le livre devait devenir le symbole de la convulsion contemporaine. Sa multiplication fournit le principe de sa disparition. Dans les jours d'après-guerre, dans la période qui nous sépare des pages de Chappaz et de la gravure de Palézieux, l'invasion de l'imprimé tient de l'insensé à quoi aboutit, dans l'ordre des corps comme dans celui des esprits, le principe de l'égalité formelle transposée à toute chose, des marchandises aux individus politiques. Ne règne plus que la quantité, désubstantifiée par le calcul.

C'est donc indûment que nous appelons livres toutes sortes de produits. Un medium technicisé a prévalu jusqu'à l'absurde. Peu s'en faut, du reste, que ces « livres » ne soient considérés comme des instruments de communication, fût-elle seulement propagande de soi, comme s'il leur était demandé de n'être rien d'autre. Que craint-on en faisant ce choix étrange ? Peut-être de voir la réalité nous exposer à une épreuve

décisive. Ce que le développement des sociétés industrielles a engendré, ce qu'il a voulu, c'est la peur d'un objet véritable qui nous concerne et nous engage ; et il a masqué cette peur par la disponibilité d'à peu près tout, qui sert sa croissance, et par l'argent comme mesure unique des forces du monde. Tout est disponible et achetable à proportion de son indifférence, jusqu'au luxe même, aux marges, au rêve : l'avers crée son revers qui le confirme.

Si l'on veut qu'une expérience s'étende, il faut l'appauvrir le plus possible. En somme, l'alléger de tout ce qui la fait être expérience. Telle elle est la leçon que ce développement nous donne. La pauvreté, à cet égard, a changé de signe et de contenu, elle a perdu son destin humain : car la pauvreté en expérience est le seul moyen de faire croître une richesse quantifiable. Devenue quantité, la richesse elle-même est de même matière que la pauvreté. Et bien sûr la pauvreté en expérience n'est pas une expérience. Elle empêche tout sens humain. Il est donc essentiel aux visées modernes de ne pas voir d'objet se constituer pour une fin qui n'est pas la leur, et de n'en pas constituer qui puisse appeler une expérience décisive et profonde ; ce que Balzac disait à sa manière, il y a très longtemps : « Aujourd'hui, nous avons des produits, nous n'avons plus d'œuvres ».

En d'autres termes encore, qui sont ceux de Proudhon : c'est de durée qu'il s'agit, donc des vertus qui la supposent – patience, étude, attention, cela même qui ramène chacun à la pratique de la vie, et à la substance de sa vie.

C'est là qu'est l'épreuve, et c'est là qu'est la peur de l'épreuve. On ne s'étonnera pas que l'école soit chose difficile pour les sociétés contemporaines. On ne s'étonnera pas que le livre s'éloigne.

◎

Un tel mouvement ne peut faire naître que les instruments dont il a besoin pour s'étendre. Ce n'est pas aux livres que la « révolution numérique » s'oppose, c'est à la convocation de l'expérience dont le livre est la manifestation discrète. Et cette « révolution » ne s'oppose pas davantage à la multiplication des livres, ni à leur pauvreté de facture, ni à leur déclaration de vanité, ni à l'insignifiance de leur présence ; au contraire, elle en a besoin, elle s'y reconnaît. Elle ne peut qu'applaudir à tout ce qui perd sa substance et sa puissance de concernement. L'information dont elle est faite est un abus de langage, car la forme lui est le plus contraire. Elle requiert l'informe et la dispersion à la fois comme sa matière et comme les vecteurs de sa propagation aux dimensions du monde, qu'elle suppose chaos sans lendemain, sans avenir. Car le temps lui est étranger, fors le présent de sa procédure : il lui est étranger au point qu'il lui faut redéfinir le présent comme l'actualité de son propre exercice, ce qu'elle nomme, au prix d'une étrange perversion de sens, « temps réel ». Elle fait le pari inverse du livre, et se plaît à ne rien postuler, ni unité, ni sens, ni même recherche de quoi que ce soit ; elle ne doit ni ne peut se constituer comme objet : elle est exclusivement une procédure, et une procédure d'évitement, de divertissement, au sens pascalien du terme. Elle est en cela un processus d'évidement du monde, et c'est pourquoi elle aspire à prendre toute la place. Il est frappant de constater que si l'on veut se servir de l'Internet, par exemple, comme instrument de connaissance, il faut d'abord *perdre son temps* à dégager l'objet supposé que l'on cherche de sa gangue indéfiniment répétée d'indifférences et d'erreurs, c'est-à-dire poser la négation même du processus par lequel s'accumulent des données, la négation de l'instrument dont on se sert. Ici, la « construction » est la déconstruction.

◎

◎

Là où le livre s'inventait – en toutes ses époques, manuscrites ou non – comme l'édification, le dessein d'un sens garanti par une forme matérielle assignable à l'expérience immédiate, en une temporalité se mesurant aux années et aux siècles, et cela dans le rayon de certitude, de présence et de responsabilité de l'œil et de la main, nous voyons la désagrégation elle-même, sur les voies de « l'information », se proposer comme ce qui devrait nourrir la substance et l'éducation de l'individualité. Là où le livre donnait corps à la possibilité que la vie ne soit pas, ou soit moins émiettée, le processus de la mécanisation à outrance la renvoie à sa dissipation, qui est l'opposé de toute habitation. Et les intérieurs, du reste, qu'il s'agisse des lieux où vivre ou bien du for intime, s'appauvrissent à proportion, en sorte que la boucle est bouclée, et que la procédure confirme son succès en n'ayant besoin d'humanité qu'au titre de servante.

*

Les machines font un monde d'insomnie. On pourrait appliquer au livre ce que Baudoin de Bodinat nous écrivait dans une lettre, il y a plus de quinze ans : « Il est ces jours-ci beaucoup question à la radio d'"obscurantisme" à propos des destructions de cultures expérimentales. Peut-être faudrait-il se prévaloir de cette imputation : que c'est bien ce qu'il y a à sauver dans l'immédiat : le peu d'ombre, d'obscurité, de nuit immobile échappant encore à l'inquisition des sciences industrielles, à leurs lumières aveuglantes qui mettent les hommes dans cet état d'insomnie fébrile et à la longue hallucinatoire. » On peut aimer le silence des bibliothèques ; le silence, aussi bien, dont bruissent les livres, dans la pièce où méditer, où écouter.

◎

◎

Il y a autour de soi de petits blocs de secret, propices à l'attention. Ils attendent. Ils s'accordent à l'aménité des lieux et des êtres. Ils sont discrets. « Les fleuves les plus profonds coulent sans un bruit », écrivait Quinte-Curce. Il ne tient qu'à nous de passer notre chemin, ou de nous arrêter et de comprendre. Les objets véritables ne demandent jamais rien. Leur voix est la nôtre : il s'agit seulement de savoir ce que nous voulons, et à quoi nous tenons.

Une longue tradition en parlait comme d'amis – qui n'ont guère de rapport avec les amitiés fichées des réseaux contemporains. Pétrarque en parlait ainsi ; la délicieuse et forte Isotta Nogarola, au siècle suivant ; Érasme, qui naît quand elle meurt. « Tes compagnons et conseillers fidèles t'invitent à t'efforcer vers les sommets ; je parle des livres, dont ta maison se pare et resplendit : un mobilier magnifique, une famille joyeuse, qui, comme on dit, ne fait pas de bruit, ne crie pas, ne met pas la main sur tout, ne se jette pas sur tout, ne se querelle pas pour tout. Quand on les y invite, ils parlent ; quand on ne leur demande rien, ils se taisent. On n'entend d'eux que ce qu'on veut, et autant qu'on le veut. » Isotta a-t-elle raison ? Il y a la tentation de s'isoler de la vie, assurément ; mais c'est pour mieux y revenir, comme fait toute école, toute étude. « Je leur murmure des tendresses, ou j'écoute leurs chuchotements, en leur parlant comme à moi-même », reprenait Érasme. Que l'on puisse dire « soi-même », afin qu'advienne publiquement un « nous ». Pas de société sans cette substance.

Peut-être commence-t-elle simplement par du papier : par ce que les imprimeurs nomment si bien une main. Ce battement entre l'intérieur et l'extérieur, pli et dépliement, c'est cela qui venait à l'esprit de Proust lorsqu'il essayait la première image de sa longue tentative,

◎

dans un épisode célèbre de la *Recherche* : « … comme dans ce jeu où les Japonais s'amusent à tremper dans un bol de porcelaine rempli d'eau, de petits morceaux de papiers jusque-là indistincts qui, à peine y sont-ils plongés, s'étirent, se contournent, se colorent, se différencient, deviennent des fleurs, des maisons, des personnages consistants et reconnaissables… » Et puis les choses se referment avec le livre, il faut se rendre au monde. Mais le rythme est toujours le même – entre la vie telle qu'elle est, si on le veut encore, et le for intérieur. C'est celui que Machiavel confiait à Vettori : « Le soir venu, je rentre à la maison et pénètre dans mon cabinet. Sur le seuil, j'enlève mes vêtements de tous les jours, couverts de fange et de boue, et revêts les habits qui conviennent à la cour des rois ou des papes ; ainsi vêtu comme il se doit, je pénètre dans les cours antiques des hommes de jadis, où, reçu par eux avec amour, je me nourris d'un mets qui n'est qu'à moi, et pour lequel je suis né. Je n'éprouve pas de honte à parler avec eux, à leur demander la raison de leurs actions ; et eux, par humanité, ils me répondent. Pendant quatre heures, je ne ressens aucun chagrin, j'oublie tous les soucis, je ne crains pas la pauvreté, je n'ai pas peur de la mort : je me transporte entièrement en eux. »

Le livre est fort peu de chose, après tout : la manifestation et parfois la preuve de ce qu'on appelait, d'Aristote à Vico, et, au-delà encore, à Guido Ghersi, « les biens humains ».

Christophe Carraud.

DOC-le-papier-le-livre.indd 25 21/07/2014 20:47:04

Cet ouvrage, composé en Grandjean,
a été achevé d'imprimer en septembre 2014
par Pascal Duriez sur les presses typographiques
de l'Imprimerie des Montquartiers
à Issy-les-Moulineaux.

Le tirage des estampes a été réalisé
par l'atelier Moret à Paris.

Le livre, le papier
a été tiré à 130 exemplaires
destinés aux Amis de la Reliure d'Art.
Ils sont numérotés et signés
par les artistes.

Exemplaire n°

DOC-le-papier-le-livre.indd 29 21/07/2014 20:47:04